

## Le séduisant mépris de l'antipopulisme

Michel Lacroix

Numéro 317, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86527ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacroix, M. (2017). Compte rendu de [Le séduisant mépris de l'antipopulisme]. *Liberté*, (317), 48–51.

# Le séduisant mépris de l'antipopulisme

MICHEL LACROIX

**E**ngoncé dans le mauvais sommeil d'avant les longs vols matinaux, agité par la fébrilité ambiante, je me suis réveillé en sursaut dans le cauchemar de la victoire de Trump, en cette noire nuit de novembre dernier. Uni dans ma solitude télévisuelle à des millions de spectateurs impuissants de l'histoire en train d'advenir, j'étais supérieurement horrifié. Comment ne pas mépriser l'aliénation profonde de ces foules confiant à un milliardaire narcissique, roi de l'économie-casino, sans autre fidélité que la promotion constante de son nom, le soin de s'attaquer à l'*establishment* et de défendre les intérêts des travailleurs floués par la mondialisation ? Comment ne pas juger avec hostilité ces électeurs ayant cautionné la misogynie, le racisme et les mensonges éhontés de Trump, ces foules de *rednecks* « bas de plafond » si laids avec leur casquette rouge et leur accoutrement de chez Walmart ?

Emporté par la légitime colère contre l'incroyable puissance confiée à ce troll en chef et, à travers lui, aux acteurs de la financiarisation du monde, je me plaisais à réduire ses électeurs à d'obtus imbéciles d'arrière-pays. L'évidence de l'horreur, qui réclamait une expression vive, immédiate, souvent sarcastique (socialmédiatisée bien sûr), me faisait ignorer le sentiment de supériorité se faufilant dans mon regard et mon jugement. Confortablement installé dans un hôtel étranger, entre deux colloques, j'étais aveugle au fait que par ma domination culturelle, comme par mon « nomadisme », j'incarnais une des figures de l'ennemi. Je pouvais encore moins me dégager partiellement des rets de ma propre aliénation, pour entrevoir la portée critique de cet

amalgame de rancœurs, de nihilisme et d'ambitions dont Trump est le nom.

Ce n'est que peu à peu, tiraillé entre l'ahurissement devant l'événement et le besoin de comprendre, que l'inconfort du rejet dédaigneux est devenu trop fort pour m'y complaire. Ce fut en partie l'empressement de tant de chroniqueurs et de spécialistes à aller au-devant de la collective demande de sens, pour mieux triompher de ce moment médiatique, qui me fit éprouver les limites de mes premiers jugements. Dans la hâte de catégoriser, on a fait un obsédant emploi d'une notion censée rendre raison de Trump, du Brexit, de Le Pen et de Rambo Gauthier, mais tout aussi bien de Bernie Sanders, de Podemos et de Syriza, sans oublier la télé réalité : le populisme. Qu'une telle étiquette puisse recouvrir des phénomènes aussi divers signale son caractère problématique.

Évidemment, des lacunes conceptuelles n'ont jamais empêché intellectuels et chroniqueurs d'écrire, surtout s'il s'agit moins d'analyser que de défendre une thèse. Le flou même de la notion a d'ailleurs son utilité ; les amalgames indiqués ci-dessus laissent ainsi croire à une vaste lame de fond à travers les démocraties occidentales d'où surgirait une sourde menace. Mais qui donc pourrait avoir peur de Trump et de Sanders à la fois, du Brexit aussi bien que de Syriza ? Peut-être y a-t-il là une bonne manière d'interroger une mauvaise notion : non pas chercher à découvrir ce qui se cache dans le populisme, mais dans l'« antipopulisme » des bien-pensants.

L'amalgame, l'imprécision est précisément un de ses traits. Dans « L'introuvable populisme », court texte de 2011 republié dans *Qu'est-ce qu'un peuple ?*

ALAIN BADIOU,  
PIERRE BOURDIEU,  
JUDITH BUTLER ET COLL.

**QU'EST-CE QU'UN PEUPLE ?**  
LA FABRIQUE, 2013, 124 p.

JUDITH BUTLER

**RASSEMBLEMENT :  
PLURALITÉ, PERFORMATIVITÉ  
ET POLITIQUE**  
FAYARD, 2016, 288 p.

FRANCIS DUPUIS-DÉRI

**LA PEUR DU PEUPLE.  
AGORAPHOBIE ET  
AGORAPHILIE POLITIQUES**  
LUX, 2016, 464 p.

en 2013, Jacques Rancière avançait que le recours aux amalgames permet aux « élites gouvernementales », de droite comme de gauche, de rejeter hors des paramètres « acceptables » de la démocratie libérale toute forme d'anti-élitisme, de remise en question de la démocratie représentative, en les associant à des rhétoriques identitaires plus ou moins xénophobes. Les « dénonciations rituelles » du populisme effectuent ainsi une justification de l'ordre des choses, contre les menaces d'irrationnelles et dangereuses éruptions populaires que les forces populistes seraient susceptibles de provoquer. Votez pour nous, clament les Fillon, les Valls, les Macron, les Clinton, sinon ce sera l'apocalypse « de foules aveugles entraînées par des leaders charismatiques ». Pauvres démocraties qui n'auraient plus que ces tièdes apparatchiks pour les défendre.

C'est sur un usage délégitimant de l'idée de peuple, en somme, que repose

L'antipopulisme, postulant que les dirigeants populistes sont dangereux parce que le « peuple », les foules, les masses atomisées des réseaux sociaux sont trop facilement manipulables. On prend ainsi l'exact contre-pied du « maître ignorant » défendu par Rancière, lequel affirme l'égalité des intelligences. L'anti-populisme recèle des pulsions antidémocratiques semblables à celles de Gustave Le Bon et de *Sous l'œil des barbares* de Barrès, faible fable campant des êtres supérieurs, réfugiés dans une bibliothèque-citadelle, pendant que les hordes barbares les assiègent.

Le peuple comme manque, manque de culture, d'intelligence, de contrôle de soi : par sa négativité dirigée, qui réclame d'accorder confiance (et la direction de l'État) aux élites éclairées, l'antipopulisme signale ses visées et ses

lacunes. Par-delà, il désigne le problème, philosophique et politique, de la notion de peuple. Le petit recueil dans lequel le texte de Rancière est inséré, *Qu'est-ce qu'un peuple ?*, permet précisément de réfléchir à ce problème, avec de solides armes théoriques, celles des Badiou, Bourdieu, Butler, Didi-Huberman et Khiani. Armes théoriques : j'insiste sur la formule, car elle condense dans mon esprit ce qu'a de si précieux le projet de La Fabrique et des petites maisons d'édition engagée : faire vivre les théories critiques contemporaines dans l'espace public sans émousser leur force disruptive ni se résoudre à l'outrancière simplification des « Marx for dummies ». Agone, Amsterdam, Écosociété, Lux, Verso : ces éditeurs font sortir les discours universitaires des circuits fermés de l'édition savante pour s'adresser

aux non-spécialistes que nous sommes tous, en tant que citoyens.

*Qu'est-ce qu'un peuple ?* permet de voir dans quelle mesure le manque de culture associé au populisme et au peuple lui-même, peut être retourné, affiché avec violence, par ceux-là mêmes que la domination culturelle infériorise. Contre les approches normatives ou statistiques, qui naturalisent ou neutralisent la notion de « langue populaire », Pierre Bourdieu montre comment une partie des fractions sociales les moins bien dotées, quant à la maîtrise de la langue, reconduisent la vision dominante des identités de genre (« l'opposition entre la virilité et la docilité, [entre] les vrais hommes [...] et les autres, êtres féminins ou efféminés »), pour faire de leur infériorité linguistique la marque d'une virilité non conformiste. Ceci les porte vers « une recherche de l'expressivité fondée sur la transgression des censures dominantes – notamment en matière de sexualité » et un culte « de la rudesse, de la force physique, de la grossièreté ».

Vulgaire, donc viril et vrai. C'est sur ce renversement offensif des normes d'interaction, fondement d'une identité « masculine » insoumise au « bon parler » des élites, qu'une bonne part de la carrière médiatique puis politique de Trump a reposé. Le « parti pris de réalisme et de cynisme » et la « morale de la force » caractérisant la vulgarité ostentatoire sont particulièrement employés, selon Bourdieu, par les hommes « les moins intégrés [...] à l'ordre économique et social ». On croirait lire une analyse de l'*ethos* de Trump en campagne ainsi que de la composition socio-économique de son électorat. Trump lui-même, bien qu'héritier de multiples millions, a été et continue d'être snobé par l'élite new-yorkaise, qui le juge vulgaire. Loin d'être cause de disqualification, la grossièreté, la pauvreté intellectuelle et syntaxique de ses discours, le kitsch clinquant de ses hôtels ont signalé aux dominés : « je suis l'un de vous ». Dédouanant le fils à papa et ses millions, cette muflerie le



Anchois Pommier

transforme en légitime champion de la lutte des classes populaires contre l'establishment politique, médiatique et économique. Le « peuple » est devenu « peuple » grâce au mauvais goût.

Il y a certes des inflexions agressives et régressives dangereuses dans la politisation de la vulgarité, particulièrement quand la violence verbale renforce les dominations contre les exclus du « vrai peuple » et se matérialise à travers les appareils d'État. Ainsi, pour l'antisémitisme. Cependant, l'histoire de la pensée anarchiste, comme les exemples de *Parti pris* ou de Michel Chartrand, montre que la vulgarité peut être associée à des discours émancipateurs. Laisser le refus éclatant des normes linguistiques aux matamores de droite, aux misogynes et aux racistes est une erreur politique, surtout quand il masque l'aliénation de ceux qui maîtrisent la langue et exigent qu'on en respecte les règles, quitte à taire sa colère. Devant la violence symbolique et économique du capitalisme financier contemporain, la révolte ne pourrait-elle sortir « tout croche » ? Ne peut-elle s'écrier « Ça suffit, ostie ! » ?

Les mouvements étudiants des dernières années, avec les splendides exclamations « On s'en câlisse » et « Fuck toute », ont montré le rire, le plaisir susceptibles d'accompagner la réappropriation offensive de la langue populaire (ceci au moment même où on s'étonnait de découvrir que les représentants étudiants « parlaient donc bien »). Ces manifestations ont aussi fait ressurgir dans le discours médiatique des images dont s'empare avec avidité l'antipopulisme, celles du peuple-foule, du peuple émeutier rassemblé dans la rue. La contribution de Butler à *Qu'est-ce qu'un peuple ?* porte précisément sur « ce nous qui se rassemble dans la rue et s'affirme », dont elle voit la manifestation exemplaire dans le printemps arabe, Occupy et les manifestations étudiantes au Chili et au Québec. Elle y rattache la souveraineté populaire comme fondement

démocratique à l'irruption constamment possible, sur la scène publique, de corps rassemblés et s'autoconstituant comme « peuple ». Préalable à toute prise de parole comme sujet politique, la réunion des corps « est déjà une affirmation politique performative », instaurant implicitement un débat sur la nature du peuple, résistant à son effacement et affichant, dans leur fragile matérialité, la volonté d'une vie digne, le refus de la précarité généralisée. Elle en a tiré, depuis, un ouvrage récemment traduit, *Rassemblement*, dans lequel elle propose une articulation entre performativité de genre et politique de la rue reposant sur le refus des normes instituées et la revendication du droit d'apparaître. Ceci l'amène, entre autres, à critiquer l'interdiction d'apparaître formulée par l'État français à l'endroit des femmes voilées, qui se retrouvent ainsi exclues de la sphère publique, dans un universalisme contradictoire, reconduisant la domination coloniale au nom de la lutte contre la domination masculine.

Des manifestes de Tiqqun aux recueils du Comité invisible (*L'insurrection qui vient ; À nos amis*), la lutte contre l'atomisation sociale et la précarité en faveur de formes de démocratie radicale anime aussi ces collectifs anonymes. Comme Butler, ils tentent de défendre la reconquête de l'espace public, contre sa lente transformation en universel centre d'achat. Toutefois, leur analyse des révoltes de la place Tahrir, de Syriza ou des *Indignados* revendique ouvertement l'émeute comme déchirure violente de la temporalité politique, alors que Butler n'approuve les rassemblements que s'ils « souscrivent aux principes de la non-violence ». C'est que, bien que tous agoraphiles, ils expriment des tendances agoraphobes opposées. Telle est du moins une des très utiles distinctions qu'établit Francis Dupuis-Déri dans *La peur du peuple*.

Contre les conceptions nationalistes, juridiques, ethniques ou sociales du peuple, Dupuis-Déri avance une défini-

tion politique comme « sujet collectif qui cherche l'autonomie en soi et pour soi, et qui entretient par conséquent un rapport conflictuel et d'opposition envers les élites qui cherchent à le gouverner ». Chez Butler comme chez Dupuis-Déri, le peuple désigne la communauté des sans-titres qui se constitue par la réunion des corps. Seulement, précise ce dernier, ce rassemblement peut tout aussi bien être délibératif, et apparaître alors comme *demos*, que turbulent, voire violent quand il tourne à l'émeute, se présentant alors comme plèbe. Ainsi peut-il voir chez Butler une agoraphile, vis-à-vis du *demos*, mais une agoraphobe, en ce qui concerne la plèbe, alors que les positions sont inversées dans le cas de Tiqqun, qui annonce sans ambages qu'« il n'y a pas d'insurrections démocratiques » et que l'émeute, « plénitude de l'expression », est « néant de la délibération ». Ceci sans compter les agoraphobes craignant toute forme de rassemblement, parmi

L'histoire de la pensée anarchiste, comme les exemples de *Parti pris* ou de Michel Chartrand, montre que la vulgarité peut être associée à des discours émancipateurs.

lesquels on trouve nombre de philosophes, sociologues et politologues, qui reportent dans leurs conceptions des structures politiques leurs préjugés envers le peuple, accusé d'irrationalité, estimé proie facile des démagogues, ou de fomenter inutilement les divisions au sein du corps social. On voit d'ailleurs de semblables métaphores méprisantes réduire les rassemblements à des « protestations reptiliennes ». Sans

doute ces penseurs s'imaginent-ils en aigles vengeurs, planant au-dessus de la populace. L'antipopulisme recycle nombre de ces attaques, avec d'autant plus d'aisance, de bien-pensance, que les figures associées au populisme sont honnies des élites cultivées. Des néoconservateurs qui n'aiment le peuple que sous la forme abstraite, narrative, de la nation, aux néolibéraux pour qui il n'existe pas, sinon comme éphémère source de légitimité, tous peuvent communier dans la peur du mauvais peuple, en s'estimant intellectuellement supérieurs. Ces antipopulistes nourrissent de leur mépris la bête qu'ils redoutent, vidant chaque jour davantage de leur sens les idées de peuple et de démocratie.

Si on se contentait moins aisément, médiatiquement, des images de l'auteur, qui permettent de réduire d'avance les idées de Dupuis-Déri à ce qu'on croit connaître de ses positions sur l'anarchisme, le féminisme, les *black blocs*, on découvrirait dans son livre un essai important, crucial, sur la démocratie, sur la possibilité de débattre et d'agir ensemble, sans médiations, sans écrans. Je le soulignerais avec plus de force, encore, si je ne craignais que l'on ne rapporte cet éloge à l'amitié que je lui porte, alors même que c'est l'admiration pour l'intellectuel-militant, qui a suscité l'amitié. Peut-être quelques esprits non prévenus ironiseront-ils le lire, découvrant un ouvrage savant, érudit, bourré de notes, mais qui ne s'adresse jamais exclusivement aux pairs (reproche que n'évite pas toujours Butler). En fait, ce livre intègre la parole des « sans titres » aux côtés des universitaires et grands penseurs du passé, sans la réduire à l'état de « document ». De même, les questions complexes de philosophie politique (sur la démocratie, le pouvoir, le peuple) ne sont pas constituées comme joujou exclusif des théoriciens, mais objet de débat théorique et politique commun.

Tout divisés qu'ils puissent être, au sujet de l'insurrection, des conceptions



du pouvoir et des institutions, ces ouvrages signalent une commune préoccupation pour les formes de démocratie directe (ajoutons à cette liste le tout récent opuscule de Christian Nadeau, *Agir ensemble : penser la démocratie syndicale*). Par-delà, ce qui se profile, à des degrés divers, de Rancière à Dupuis-Déri en passant par Butler (mais certainement pas chez Bourdieu), c'est le rôle crucial que joue, depuis une quinzaine d'années, la nébuleuse anarchiste, comme aiguillon pour le renouvellement des idées de la gauche, au Québec comme à l'étranger. Jamais sans doute l'histoire intellectuelle québécoise n'a-t-elle été aussi marquée par les inflexions anarchistes.

La critique du « pouvoir sur (le peuple) » au nom du « pouvoir avec (le peuple) » qu'ils développent offre une articulation entre liberté et solidarité, autonomie et interdépendance nettement distincte des conceptions collectivistes dominant la grande partie du XX<sup>e</sup> siècle, lesquelles cherchaient à lutter contre les pouvoirs en élaborant de fortes structures de résistance, dont les partis et les syndicats. Mais ce fut souvent au prix de fortes inégalités voire de nouvelles oppressions, au sein

même de ces structures, vivement critiquées par la pensée anarchiste. Rien de plus révélateur et tragique, à cet égard, que la vie de Victor Serge. Cependant, ce dernier défendait pourtant, contre lui-même, l'importance des appareils, et on peut se demander si, dans leur critique, on ne néglige pas les possibilités tactiques de les mobiliser contre certaines dominations, d'en faire des instruments de libération (fût-elle partielle). Ainsi Nadeau mise-t-il sur un double front de lutte syndicale, combinant des formes de démocratie directe et représentative (tout en mettant l'accent sur la première).

Il y a sans doute de tout cela, dans cet élitisme timoré, ratiocinant, qu'est l'antipopulisme ; agoraphobie, mépris culturel, mauvaise foi cherchant à légitimer la domination managériale. Il y a aussi la manœuvre classique mais hautement complexe de l'attaque par l'étiquette. Néolibéralisme, radicalisme, islamophobie, anarchisme : dans les débats politiques, ces termes servent souvent à condamner, plus qu'à approfondir la réflexion. Mais il y a un aspect supplémentaire qui mène des intellectuels de gauche et de droite à communier dans l'antipopulisme. Taxer un mouvement de populiste, c'est se ranger soi-même dans une catégorie marquée par la rationalité argumentative, supérieure aux manifestations politiques d'émotions « brutes ». Cette revanche de l'esprit est tentante, et je l'ai savourée, dans les premières semaines de l'ère Trump. J'y vois désormais une attitude ironiquement démagogique, qui réduit l'adversaire à un bloc de pur affect, bannit le sensible hors du politique et ignore sa propre peur du peuple. Il me semble nécessaire, au contraire, d'entendre l'angoisse, la peur, la colère, même quand elle s'engouffre dans des idéologies délétères, simplistes ou au service des dominants. Et surtout, ne pas oublier que nous aussi, avec nos diplômes, nos théories, sommes fréquemment aveuglés à notre propre aliénation. (L)